

## Mériter la toge tout en se mouillant le maillot

C'est le cinquième anniversaire de la Chaire Hoover. Nous avons décidé de le marquer non seulement par un colloque sur la solidarité mais aussi par l'octroi de deux doctorats honoris causa. Cela pose deux questions: Pourquoi des doctorats honoris causa? Pourquoi deux doctorats honoris causa? Je commence par la question la plus facile, la deuxième.

Lorsqu'il y a un peu plus de cinq ans j'ai reçu la lettre qui me nommait responsable de la Chaire, j'ai appris que ce que l'Université attendait de moi, c'était une parole claire et compétente. "Compétente" me paraissait clair - difficile mais clair. Mais "clair" n'était pour moi pas clair du tout. Rentré de l'étranger pour prendre mes nouvelles fonctions, j'ai rapidement obtenu des précisions qui m'ont pleinement éclairé - et j'ajoute rassuré. La clarté attendue n'était pas celle d'un catéchisme, d'une parole d'autorité, qui du reste, dans une communauté universitaire désormais pluraliste comme la nôtre, ne pourrait être que contreproductive. C'était celle d'une parole engagée qui exprime des convictions éventuellement dérangeantes mais argumentées, sans éluder les questions délicates ni se réfugier dans un langage accessible aux seuls initiés. Très bien, voilà une exigence de clarté à laquelle je peux souscrire sans réserve.

Le seul problème, c'est qu'entre la clarté et la compétence, il n'y a pas une harmonie préétablie mais une tension permanente qui est habite le coeur même de l'activité quotidienne de la Chaire Hoover et plus largement de ce qu'on peut attendre aujourd'hui de l'éthique économique et sociale. Notre choix d'un tandem de docteurs honoris causa vise à illustrer cette tension, à travers deux personnalités impressionnantes et attachantes qui incarnent de manière exemplaire l'effort obstiné de ne renoncer à aucun des deux pôles de cette tension, dans une oeuvre à la fois lucide et engagée, mais qui se situent aussi, dans leur travail et leurs interventions, à des distances inégales de ces deux pôles - la limpidité du prophète et la rigueur du scholar, si vous voulez - et cela pour des raisons qui ne se réduisent sans doute pas à l'écart qui sépare la passion française du flegme britannique.

Voilà pourquoi deux docteurs honoris causa, mais pourquoi diables des docteurs honoris causa? Nous voilà en plein milieu d'un colloque sur la solidarité, affublés d'oripeaux d'un autre âge pour assister à la remise de deux documents splendidement rédigés en latin. N'est-ce pas déplacé, absurde, voire indécent? Non, ce ne l'est pas, du moins si l'on voit dans ce petit cérémonial une réaffirmation rituelle d'une fidélité, qui est en même temps une responsabilité.

Fidélité, continuité par rapport à une histoire qui, pour le sujet qui nous occupe à ce colloque, revêt une signification particulière. Certains d'entre vous savent en effet qu'à l'époque où l'on portait pour enseigner des vêtements un peu plus semblables à ceux-ci que ceux que nous portons aujourd'hui notre Université comptait parmi ses membres celui qui peut être considéré comme le premier penseur de la solidarité institutionnalisée. Juif espagnol de naissance, étudiant à Paris, membre de Corpus Christi College à Oxford pendant quelques années, Juan Luis Vives, grand humaniste louvaniste du 16<sup>e</sup> siècle, ami d'Erasme et de Thomas More, est aussi l'auteur d'un ouvrage de deux cents pages - le *De Subventionem Pauperum* - dans lequel il argumente systématiquement pour le passage de la charité privée à l'assistance publique. Porter ces vêtements 470 ans plus tard, c'est un peu lui dire: "Collègue Vives, nous

poursuivons ton effort de pensée, en l'occurrence de pensée engagée, comme nous espérons que d'autres poursuivront le nôtre bien après que nous ayons nous-mêmes trépassé."

Porter ces vêtements, c'est donc invoquer cette continuité. C'est aussi revendiquer une responsabilité, celle d'être digne de la double prétention que ces toges symbolisent: la prétention de tout universitaire à être à la fois un chercheur et un professeur, un savant et un enseignant, un érudit et un pédagogue, quelqu'un qui prend le temps de connaître pour pouvoir bien comprendre et qui en même temps fait l'effort d'expliquer pour pouvoir faire comprendre à d'autres ce qu'il a lui-même compris.

Voilà ce que ce rituel signifie, ou du moins comment je le comprends.

Mais le message central de ces journées, y compris de cette cérémonie, c'est que l'on peut se montrer digne d'arbore ces vêtements et en même temps se retrousser les manches et se mouiller le maillot. Ce que ces journées veulent affirmer, c'est qu'il est possible d'être à la hauteur des exigences que le port de ces vêtements symbolise tout en prenant à bras le corps les grands défis de notre temps, tout en sortant du confort de nos tours d'ivoire - austères peut-être mais douillettes tout de même -, pour nous aventurer sur la place publique et y dire ce que nous croyons devoir dire, à la lumière de nos analyses et de nos valeurs, même lorsque cela ne plaît pas aux pouvoirs en place et lorsque ce n'est pas dans l'air du temps.

Le message de ce colloque, c'est que tout cela est possible - mais aussi difficile. Heureusement, nous ne sommes pas seuls. Et octroyer ces deux doctorats honoris causa, honorer deux personnes choisies - bien entendu - de telles manière qu'elles nous honorent bien plus en acceptant que nous les honorions que nous ne les honorons en les choisissant, c'est identifier des guides, des grands frères bien plus dignes que nous de porter ces vêtements et en même temps plus profondément, plus intensément en prise, chacun à sa manière, sur les grands défis auxquelles la solidarité est aujourd'hui confrontée.

Ces grands frères, ces modèles, ces exemples qui nous aident à trouver la force de poursuivre chaque jour notre difficile effort, je vous invite maintenant à les découvrir un peu mieux.